

DS n°2 – Que penser de l'expression : « on n'arrête pas le progrès » ?

Bilan des courses :

7,7 de moyenne (/ 8,5 au DS 1)

à interpréter en regard des pénalités sanctionnant l'orthographe ;

mais aussi de l'élévation du niveau d'exigence (en terme de méthodo. et de connaissances

→ cf. avancée du cours depuis dbt octobre (13 h de cours de sept au 7/10

13 + 21h : 44h de cours de la rentrée au 9/12

→ + 18h jusqu'au 3/02 : DS n°3)

→ + TD de la Toussaint (« être libre de penser.. »/ « peut-on tout dire... »)

→ + les colles (le 7/10 : tout le monde n'était pas encore passé au moins *une fois*

le 9/12 : tout le monde était passé 2 fois, et la plupart 3!)

Progrès notables :

en termes de connaissances (des copies parfois de 9 pages, avec pratiquement toutes les connaissances du cours utilisables sur le sujet + des connaissances extérieures au cours : lectures personnelles ou encadrées – type : les textes sur la technique)

au plan de la méthodo : dvpmt de l'intro ; structuration du dvpmt (parties/sous-parties/transitions)
usage de connaissances précises (références + résumés/synthèses des idées)

Points de vigilance ou d'amélioration :

- maîtrise des connaissances (approfondir la compréhension du cours, par une écoute plus active, et une prise de notes moins « automatique ») ;

- adaptation des connaissances aux besoins de la réflexion & analyse du sujet

(vs tendance à la récitation, au détriment de la clarté et de la distinction :

cf. progrès/évolution ; progrès /progrès technique ; arrêter le progrès / maîtriser notre évolution pour qu'elle s'apparente vraiment à un progrès ; *idée* de progrès (conception qu'on s'en fait) /

réalité du progrès ; questions des *critères* (jgmt de *fait/de valeur*), de leur « objectivité », et des

conditions auxquelles les changements marquant le devenir/l'histoire humaine, peuvent à bon droit être considérés comme des progrès ;

→ prise en compte de la *complexité du sujet* ; implication dans la *réflexion personnelle* :

identification des difficultés ; confrontation à elles, et élaboration de pistes permettant, sinon de les résoudre, du moins de les prendre en charge (alors qu'elles sont bien souvent « esquivées », quand elles ne sont pas purement et simplement négligées !)

- orthographe, et expression en général !

Éléments de correction (complémentaires à ceux donnés par oral en cours précédemment)

- analyse du sujet (rappels : expression courante : simple constat, description / ironie ?
idée/réalité)

- exemple d'introduction

- exemple de plan détaillé

- approfondissements sur la base du groupement de textes donnés à lire

Exemple d'introduction :

« Les progrès accomplis par l'humanité depuis ses origines sont si manifestes et si éclatants, que toute tentative pour les discuter se réduirait à un exercice de rhétorique ». Voilà ce que Claude Lévi-Strauss, dans *Race et histoire*, déclare de manière *apparemment* péremptoire. Apparemment seulement, car tout l'enjeu de son propos sera précisément de mettre en question la *réalité* de ce que nous appelons « progrès ». Là comme ailleurs, les apparences seraient trompeuses, et les évidences aveuglantes. C'est d'ailleurs ce que nous soulignons parfois en nous exclamant face à une innovation : « on n'arrête pas le progrès ! » Difficile en effet de ne pas percevoir l'ironie d'une telle formule ; et c'est bien souvent pour nous garder d'une forme de naïveté que nous l'employons. Discuter la réalité de ce que nous appelons « un progrès » ne se réduirait donc pas à un pur exercice de rhétorique.

Dans la mesure où la notion de progrès implique l'idée d'une amélioration, elle renvoie inévitablement à un ensemble de critères d'après lesquels nous jugeons qu'un changement représente une avancée dans un domaine donné. Cela soulève plusieurs difficultés. En effet, loin d'être un simple constat (un jugement *de fait*), dire qu'une évolution est un progrès semble toujours faire appel implicitement à un jugement de valeur. Or, peut-on prétendre être objectif en la matière ?

Par ailleurs, ce qui représente une avancée dans un domaine donné, doit être évalué selon des critères qui lui sont propres ; mais la question de savoir quels domaines il faut privilégier dans la vie humaine, reste entière. L'assimilation trop rapide du progrès au seul progrès technique, risque bien de nous aveugler à cet égard. Il s'agit donc de la questionner, afin d'examiner si cette évidence en est vraiment une.

Enfin, l'expression « *on n'arrête pas le progrès* » interroge la maîtrise que nous en avons. Qu'est-ce qui peut faire penser que le progrès est inéluctable ? Est-ce bien de « progrès » dont nous parlons ? Il y a tout lieu de penser, à l'inverse, qu'une évolution dont on a perdu le contrôle est le contraire d'un « progrès ». Nous nous demanderons donc ce qui peut faire douter de la maîtrise que nous gardons de notre propre évolution, et s'il en va d'une fatalité.

Engageant la liberté dont nous disposons face aux évolutions qui ont marqué la civilisation à laquelle nous appartenons, nous comprenons bien que l'enjeu de la réflexion est de taille, et touche autant à l'anthropologie et à la morale, qu'à l'économie et à la politique.

Pour traiter ce sujet, nous commencerons donc par voir ce qui peut faire penser que l'expression « on n'arrête pas le progrès » relève d'un simple constat, avant de nous demander ce qui peut faire douter que ce que nous appelons « progrès », en soit vraiment *un*. Enfin nous nous demanderons *d'après quels critères* juger qu'une évolution est un progrès, et, si une forme d'objectivité est malgré tout possible en la matière : à quelles conditions une maîtrise des bouleversements affectant le devenir humain peut-elle contribuer à sauvegarder la possibilité *au moins* de toujours continuer à progresser.

*
* *

relever dans cette introduction :

- l'amorce

le sujet

les éléments d'analyse du sujet

la problématique

le plan

Idée de plan :

(I) « On n'arrête pas le progrès » : cette formule peut s'entendre comme l'expression d'un simple constat que l'on peut amené à refaire fréquemment, et par lequel on ne fait que souligner une fois de plus l'évolution des comportements humains et de leurs conditions de vie matérielles.

(II) Ce qui peut faire douter qu'il en aille véritablement d'un progrès, l'usage de la formule « on n'arrête pas le progrès » étant en effet le plus souvent employé de manière ironique.

(III) La question de la maîtrise que nous gardons à l'égard de notre propre évolution : l'expression « on n'arrête pas le progrès » peut également traduire un sentiment d'impuissance face au rythme de certaines évolutions et à la direction qu'elles imposent au devenir humain. Or une évolution dont on a perdu le contrôle ne mérite pas d'être qualifiée de « progrès » : la question est donc non seulement celle des *critères* du progrès (→ II) mais aussi celles des *conditions* auxquelles on peut espérer conserver la maîtrise de notre propre évolution.

La 3^e partie est toujours la plus difficile (à concevoir et à développer) ; elle doit permettre d'aller plus loin que le problème mis en évidence dans les deux précédentes : soit en remontant en amont de ce problème (vers des causes cachées ou un présupposé resté ininterrogé) ; soit en soulignant les enjeux de ce problème (pour souligner l'importance de le résoudre, à défaut d'en proposer une solution) ; soit en proposant des éléments de solution (c'est le cas ici) ; soit en interrogeant les conditions auxquelles sa résolution serait envisageable.

N.B. : un plan thématique est toujours possible, mais on préférera *en général* un plan dialectique, dont la « problématisation » est plus évidente.

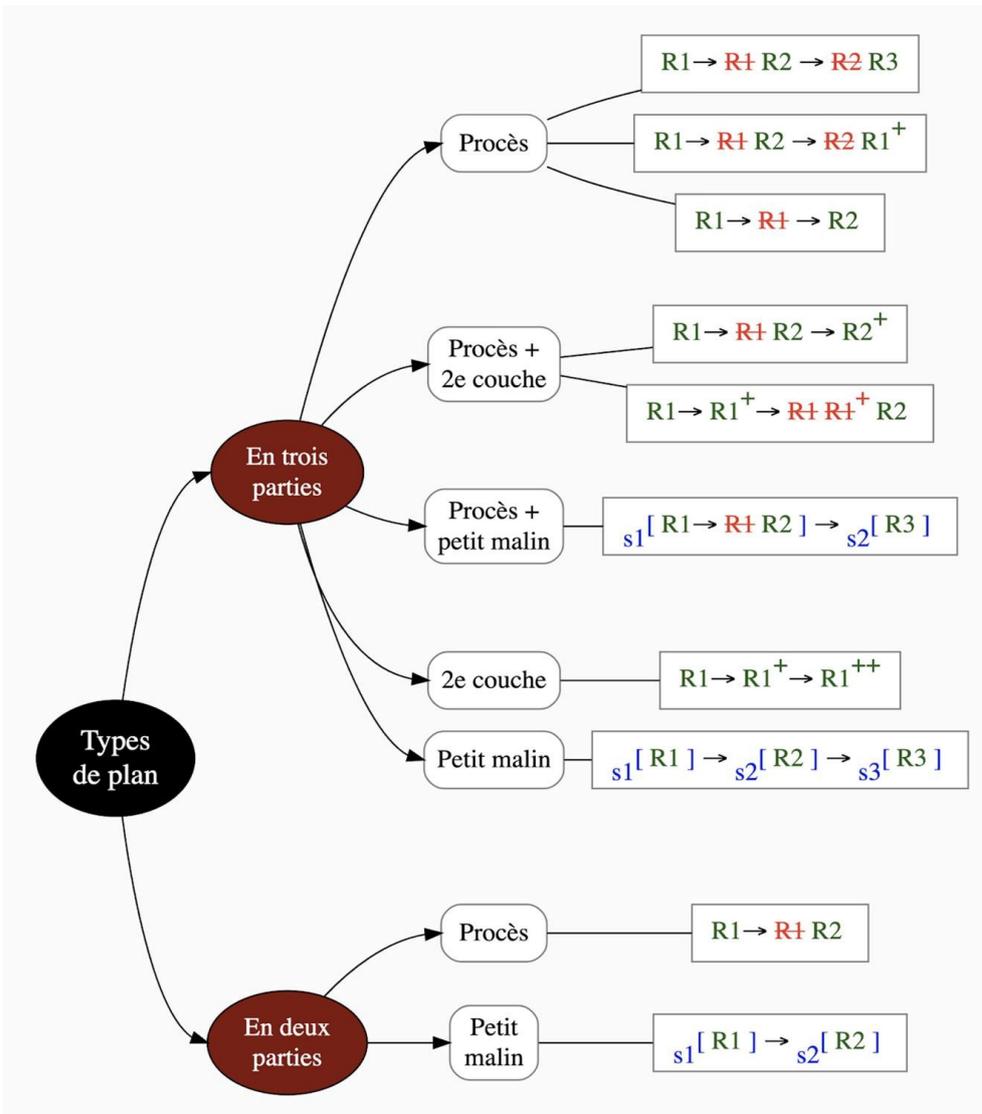
cf. types de plans possibles (C. Eyssette – au dos)

La 3^e partie étant la plus difficile à concevoir, et comme il y a déjà beaucoup à dire (et que « bien le dire » peut demander du temps), il peut s'avérer préférable d'opter pour un plan en 2 parties.

On veillera à développer davantage chaque partie dans ce cas, et à bien équilibrer les 2.

On tâchera d'intégrer ce que l'on aurait pu dire en 3^e partie, au moins partiellement, à la fin de la 2^e partie (dans une sous-partie), en veillant à ne pas nuire à la cohérence de cette partie.

Source : Cédric Eyssette (FB- « enseigner la philosophie »)



Plan avec 3 réponses bien distinctes : plutôt pour les sujets à question ouverte

On revient sur R1 dans le III, mais sous une forme améliorée (qui dépasse les objections vues dans le II)

On distingue ici les arguments contre R1 (dans le II) et les arguments pour R2, opposé à R1 (dans le III)

Procès puis 2e couche

2e couche, puis procès

Procès, puis on se rend compte qu'on a traité jusqu'ici le sujet en un premier sens, or il existe un deuxième sens, qui conduit à une autre réponse (R3)

Plan très rare : on utilise généralement au moins une fois la démarche procès. Plan possible quand l'une des réponses au sujet n'est pas défendable

Plan interprétatif qui examine le sujet sous trois sens différents : trop difficile en terminale (plan plutôt adapté au post-bac).

- Attention : on essaie toujours de faire un plan en 3 parties
- Attention : si on fait un plan en 2 parties, il faut davantage développer chaque partie

(I) « On n'arrête pas le progrès » : cette formule peut s'entendre comme l'expression d'un simple constat que l'on peut amené à refaire fréquemment, et par lequel on ne fait que souligner une fois de plus l'évolution des comportements humains et de leurs conditions de vie matérielles.

1) l'espèce humaine semble plus particulièrement vouée à progresser :

manque d'instinct → intelligence

évolution naturelle → évolution culturelle Réf. : mythe de Prométhée

E. Morin : « l'homme est un être culturel par nature... »

finalité de cette partie : distinguer l'évolution au sens de l'évolution naturelle (// Darwin)

et le « progrès »

ce dernier prenant le relais chez l'espèce humaine d'une évolution naturelle qui a conduit à la régression de l'inné, et rend la vie humaine inséparable des acquis ;

cette distinction entre inné et acquis étant elle-même fondée sur la distinction entre instinct et intelligence

(ce que la nature donne à l'homme / ce que la nature ne lui donne pas et qu'il doit « forger » par lui-même) ;

l'évolutivité dans le temps, et la variété (dans l'espace) des « cultures » peut à cet égard être interprétée comme un signe extérieur de ce « manque d'instinct » (il n'y a pas de comportement *naturel* chez l'être humain → l'anatomie (la biologie), les découvertes en paléanthropologie, le cas des « enfants sauvages »...tout plaide en faveur d'une telle idée, qui globalement fait consensus).

2) dans les évolutions qui marquent le devenir de l'espèce humaine, la technique occupe une place centrale, au point qu'on en vienne à identifier le *progrès* au *progrès technique* :

elle est au point de départ de l'apparition de l'humanité : *homo habilis*

tant et si bien qu'il vaudrait mieux dire « *homo faber* » (Bergson, *L'évolution créatrice*) qu'« *homo sapiens* » (l'intelligence qui caractérise l'espèce humaine étant de part en part une aptitude technique : aptitude à fabriquer des outils, et à fabriquer des outils permettant de fabriquer des outils ;

dans ce cas même les idées les plus abstraites peuvent être assimilées à des outils, destinées avant tout à permettre de « manipuler » la réalité, en vue d'obtenir des effets utiles pour l'action).

Ce qui peut contribuer à identifier le progrès au progrès technique et à voir dans les étapes jalonnant l'histoire des techniques autant d'étapes dans le développement de l'intelligence et de la civilisation (âge de pierre ; âge du fer ; âge du bronze...âge de la machine à vapeur ; ère numérique...)

évidence que décrivent bien Lévi-Strauss, ou encore Descola et Pignocchi (// notion d'évolutionnisme culturel).

3) ce qui peut faire penser qu'au progrès technique s'articulent des progrès intellectuels et moraux, susceptibles de favoriser en retour des progrès sociaux et politiques (et donner ainsi un fondement apparemment rationnel à l'« évidence » de l'évolutionnisme culturel) :

Kant, *IHU + insociable sociabilité* → idée d'un optimisme relatif, soulignant le caractère quasi « mécanique du progrès » (il n'y a pas lieu de présupposer une quelconque « volonté bonne »...au contraire) ; la volonté requise pour prolonger les progrès accomplis d'abord de manière involontaire (et sous l'impulsion du seul égoïsme, ou pour en corriger certains effets indésirables) *peut* émerger sur la base du développement des dispositions intellectuelles et morales requises par les premiers progrès ; (*peut* ou « doit » ? → au sens d'une nécessité, à laquelle on ne peut échapper *ou* d'une obligation, à laquelle on peut tout autant ne pas obéir...?)

mais optimisme seulement « *relatif* » : car il y a tout lieu de *croire* que les chances sont au moins aussi fortes pour que ça n'ait pas lieu que pour que ça ait lieu...

Transition : cet optimisme relatif est là pour nous rappeler que ce que nous pouvons constater – le changement, l'évolutivité des comportements humains et de leurs conditions de vie matérielles – n'est pas univoquement un progrès, lequel pour en être véritablement *un* suppose une avancée en direction de qqch de positif. Peut-on au minimum se mettre d'accord sur ce qui représenterait l'idéal du « progrès » humain ? Et sur ce qu'il faudrait privilégier dans ce but ?

(II) Ce qui peut faire douter qu'il en aille véritablement d'un progrès, l'usage de la formule « on n'arrête pas le progrès » étant en effet le plus souvent employée de manière ironique.

1) il semble particulièrement difficile de se mettre universellement d'accord sur les critères à employer...

ce qui représente une avancée dans un domaine et selon certains critères (cf. avancée technique : amélioration de l'efficacité des outils : ampleur des effets obtenus / quantité d'énergie musculaire et du temps requis...) peut présenter autant d'avantages que d'inconvénients sur d'autres plans (ex. invention de l'agriculture et sédentarisation...);

mais l'évaluation même de ce qui représente un progrès – c'est-à-dire une amélioration – dans un domaine donné est sujet à caution (ex. d'outils apparemment rudimentaires mais dont l'ingéniosité tient à leur caractère économe en ressources, et dont à la sophistication dans l'usage de ressources peu nombreuses → exemple de *la maison Sugimoto** : outils et ressources matériels < savoir-faire et ressources immatériels ; cf. architecte = charpentier ; + équilibre avec le milieu dont l'habitat est une sorte de synthèse parfaite, et parfaitement intégré à ce milieu (avant la modernisation du Japon) → <https://www.youtube.com/watch?v=KsuPz6-33x4>

// *Eloge de l'ombre*, J. Tanizaki ou encore les recherches plus récentes des architectes du Studio Mumbai : <https://www.fondationcartier.com/expositions/bijoy-jain-studio-mumbai-le-souffle-de-larchitecte>

<https://www.youtube.com/watch?v=IGWdiwoYjiM&t=6s>

Suivant ces remarques, les analyses de Lévi-Strauss sur l'idée de progrès et le caractère ethnocentrique de notre appréciation de ce dernier, prennent tout leur sens : cf. image des trains. → s'il faut retenir quelque chose de cette « critique » de la « pseudo-évidence » du progrès, c'est la méfiance que nous devrions avoir à l'égard de la conception que nous nous en faisons, et de la réalité que nous lui prêtons.

2) il ne s'agit donc pas d'« arrêter le progrès » (ou de regretter de ne pas parvenir à le faire), mais de garder la maîtrise de notre évolution afin que cette dernière continue à s'apparenter à un progrès et non l'inverse ;

ce qui suppose que le relativité des conceptions du progrès puisse être surmontée et que des critères universellement valables puissent être précisés :

en définissant l'*idéal* du progrès comme un *horizon* plutôt qu'un but bien défini (une fois pour toutes), Kant (*IHU*) donne des clefs permettant de résoudre la difficulté en question (tension entre relativisme et universalisme) ;

nous ne pouvons nous passer d'une certaine Idée d'après laquelle orienter notre réflexion et notre action (et évaluer notre histoire), mais le contenu à donner exactement à cette idée doit être constamment réajusté en fonction des évolutions passées et des enjeux du présent (image de la boussole et du cap) ;

les analyses d'H. Arendt (CC) et de B. Latour peuvent assez bien s'articuler avec cette optique ; ce dernier donnant une illustration de la forme prise par ce problème à l'époque contemporaine.

Transition : nous pouvons *savoir* dans quelle direction il faudrait s'efforcer d'aller (vers toujours plus d'intelligence et de liberté),
et d'après quels critères évaluer les évolutions et les changements qui marquent effectivement l'histoire et l'actualité ; cela fait globalement consensus,
mais ce qui le fait moins c'est la question des moyens à employer, et des conclusions à tirer de l'application de ces critères.

Se pourrait-il que nous ayons perdu la maîtrise de notre évolution, ou soyons en passe de le faire, au point que, malgré la conscience que nous avons des périls que nous font courir certaines évolutions, nous soyons impuissants à changer de direction ou à freiner du moins le rythme auquel ces évolutions se font ?

→ Exercice de méthode :

Exercice 1 : Rédiger complètement un des paragraphes proposés ci-dessus (I 1, I 2, I 3 ou II 1, II 2, ou II 3),
ou mieux, une partie complète + transition

Soignez l'expression (ciselez chaque phrase ; ne perdez pas de vue la thèse examinée ; + orthographe et ponctuation!)

cf. méthode : « Amplifier un paragraphe », in *J'apprends à faire une dissertation*.

(III) La question de la maîtrise que nous gardons à l'égard de notre propre évolution : l'expression « on n'arrête pas le progrès » peut également traduire un sentiment d'impuissance face au rythme de certaines évolutions et à la direction qu'elles imposent au devenir humain. Or une évolution dont on a perdu le contrôle ne mérite pas d'être qualifiée de « progrès » : la question est donc non seulement celle des *critères* du progrès (→ II) mais aussi celles des *conditions* auxquelles on peut espérer conserver la maîtrise de notre propre évolution.

1) ce qui peut faire penser que nous avons perdu, ou que sommes en passe de le faire, la maîtrise de notre propre évolution :

autonomisation du « progrès » technique (Ellul, Illitch,...)

pseudo-neutralité de ce dernier et perméabilité des autres domaines (moraux et politiques notamment) aux critères techniques du progrès (Borgmann, Crawford, Rosa...)

→ remise en cause de l'optimisme (même relatif) des Lumières, au profit d'un pessimisme typique des « post-modernes » (Lyotard) ?

2) peut-on au moins préciser à quelles conditions une maîtrise par l'être humain de son propre devenir resterait possible :

sens critique individuel

amélioration des institutions

passage au second plan de la logique économique

3) ces conditions sont-elles de l'ordre de l'idéal utopique ou a-t-on quelques raisons de croire qu'elles seront réalisées ?

Éléments pouvant rendre optimiste (l'ancrage social de certaines valeurs « historiques » pouvait prétendre à une certaine univésalité, moyennant leur réactualisation)

/ pouvant rendre pessimisme : l'inertie et la puissance de ralliement du capitalisme ; obstacles majeurs à sa propre réforme

→ **Exercice 2** : complétez les arguments à partir de la lecture des textes/ réaménager éventuellement le plan de cette partie en fonction.

